

doado

le garçon qui
volait des avions

Élise Fontenaille



rouergue

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La véritable histoire de Colton Harris-Moore, un ado américain de 16 ans, arrêté en juillet 2010 après avoir volé des dizaines de voitures, de bateaux... et même d'avions. Pendant deux ans, il a vécu en homme libre et sauvage sur un archipel d'îles, au large de Seattle. Il est devenu un héros de légende pour la jeunesse américaine (une page facebook lui est dédiée).

ÉLISE FONTENAILLE

Née en 1960, Elise Fontenaille vit à Paris. Longtemps journaliste, elle se consacre aujourd'hui à l'écriture. Elle publie ses romans jeunesse au Rouergue et, en Adulte, chez Grasset et Stock.

DU MÊME AUTEUR :

- Chasseur d'orages** - 2009, roman doAdo.
- Un koala sur la tête** - 2009, roman dacOdac.
- La Cérémonie d'hiver** - 2010, roman doAdo Noir.
- L'Été à Pékin** - 2010, roman dacOdac.
- La Reine des chats** - 2010, roman Zig Zag (ill. Céline Le Gouail).

ET AUSSI :

- La Gommeuse** - 1997, roman, Grasset.
- Le Palais de la Femme** - 1999, roman, Grasset.
- Demain les filles** - 2001, roman, Grasset.
- L'Enfant rouge** - 2002, roman, Grasset.
- Brûlements** - 2006, roman, Grasset (prix Plume d'or).
- Unica** - 2007, roman, Stock (grand prix de la SF 2008, prix Rosny).
- L'Aérostat** - 2008, roman, Grasset.
- Les Disparues de Vancouver** - 2010, roman, Grasset.
- L'Homme qui haïssait les femmes** - 2011, roman, Grasset..

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0280-1
www.lerouergue.com

Élise Fontenaille

Le garçon qui volait des avions

doAdo
AU ROUERGUE

Extrait de la publication

À Gaspard et Rémi,
à Colton Harris-Moore,
aux enfants perdus.

Le hangar

*Un hangar, sur l'île d'Orcas, un petit aérodrome
perdu au milieu de nulle part, entre Seattle et
Vancouver, seuls le Pacifique et la rain forest...
On n'y voit rien, l'ombre d'un petit avion,
on entend l'océan au loin,
une voix d'enfant résonne dans le noir.*

“ Tout à l'heure j'ai fait un cauchemar, toujours le même :
j'ai rêvé que mon père m'étranglait.

D'habitude, je me réveille toujours avant qu'il y arrive.
Mais là, il allait jusqu'au bout, il y arrivait, et moi j'étais
tout petit comme un oiseau mouillé, je me débattais entre
ses mains énormes, je voyais son visage tout rouge, je
l'entendais hurler des mots horribles, comme ceux qu'il
a hurlés cette nuit-là...

Je me voyais mourir, je sentais ma vie filer par la gorge, j'avais la langue noire, je respirais en sifflant... J'étais en train de mourir, mon père m'étranglait, ma mère n'était pas là pour l'en empêcher, comme dans la vraie vie... Une sacrée chance, qu'elle se soit réveillée en pleine nuit... Sans ça, je ne serais pas ici à vous raconter ma vie, en attendant de prendre les commandes du Cessna...

J'avais trois ans la nuit où c'est arrivé : mon plus vieux souvenir. Je m'en serais bien passé, de celui-là... C'est la dernière fois que j'ai vu mon géniteur. Après cette nuit terrible, ma mère l'a foutu dehors, on n'en a plus jamais entendu parler.

Je ne l'ai pas regretté... J'ai tout fait pour l'effacer de ma vie, comme s'il n'avait jamais existé... Mais il revient dans mes cauchemars.

Ma mère, après, elle a fait ce qu'elle a pu, mais elle aussi, elle buvait. Pas autant que mon père, mais tout de même... bien trop pour s'occuper d'un môme. Les services sociaux déboulaient sans arrêt, on me plaçait en foyer, je m'évadais dès que je pouvais, je sautais par les fenêtres, je grimpais sur les toits, je filais dans les bois, je rentrais à la caravane...

Dès qu'on me rattrapait, je recommençais : on m'appelait Birdy, celui qui s'envole, celui qu'on ne peut pas enfermer.

L'éduc qui m'avait trouvé ce nom-là m'aimait bien, c'était la seule, les autres ne pouvaient pas m'encadrer.

Un jour, je ne suis pas rentré à la caravane... Je suis resté dans les bois, j'y vis depuis bientôt deux ans : sept cents jours et autant de nuits. C'est les nuits les plus longues, ici... Toujours seul, toujours en cavale, à fuir, à me cacher...

Le nom que je me donne, c'est l'Indien : celui qui sait survivre seul, loin de tout, dans la *rain forest*, sans argent, sans personne, sans famille, sans amis, sans rien... Je suis un Indien.

À vol d'oiseau, on n'est pas loin de Seattle ou de Vancouver, cent miles à peine, mais en vérité, c'est le bout du monde... L'archipel de San Juan, où je suis né, où j'ai grandi, c'est des dizaines d'îles, grandes ou petites, éparpillées sur l'océan comme les perles d'un collier cassé.

Une île, par ici, c'est un pan de forêt encerclé par le Pacifique, des baleines qui passent au loin, quelques belles maisons dispersées, où les riches viennent les week-ends aux beaux jours, chasser, pêcher, tuer le temps, en attendant de rentrer en ville... d'autres moins belles, où des vieux s'ennuient à l'année... et puis quelques mobile-homes, pour les pauvres qui tournent en rond et sont coincés ici à vie, comme Mo et moi... enfin, moi, avant que je prenne mon envol.

Vancouver et Seattle, on m'en a parlé, j'ai vu des photos, mais j'y suis jamais allé.

Pour quoi faire finalement, et avec quel argent ?...

Je vis entre le ciel et la mer, entre la forêt et le bord de l'eau. Je pêche, je chasse, je vole, je cueille des fruits, j'entre dans les maisons de vacances désertes, je me sers, je m'installe, j'ouvre le congélateur, je suis heureux comme un roi si je trouve une pizza, je sors mon iBook, je me connecte, je m'évade sur le Net...

Dès que j'entends du bruit dehors, je file, la forêt m'avale, je disparaîs, j'émerge ailleurs, une autre maison déserte... j'entre par une fenêtre – il y en a toujours de mal fermées dans les maisons d'été... Et je recommence.

J'ai appris à me construire un abri avec presque rien : une bâche, des branches, un bout de corde... Je dors au sec, enfin presque. J'aime le bruit de la pluie sur le plastique tendu... Ça me tient compagnie, ça me berce.

J'ai pas peur des animaux, c'est les hommes que je crains.

Il faut aller vite, toujours, ne jamais s'arrêter longtemps – mon secret, c'est le mouvement : jamais plus de quelques heures au même endroit. Je trace de grands cercles autour de l'endroit qui m'a vu naître, jamais loin de mon île, mais ça, personne ne le sait, même ma mère, je ne lui dis pas où je suis.

Parfois, je lui envoie un message : « Coucou, Mo, c'est moi ! » Avec une photo de ma pomme souriant sous les arbres... Aussitôt je détruis mon adresse mail, j'efface mes traces.

Je vole des voitures, je vole des bateaux... J'ai jamais fait de mal à personne, je vois jamais d'être humain, seulement des animaux... Ours, aigles, saumons, castors, coyotes, putois, rats laveurs, porc-épic... un orignal, parfois, bramant le soir, levant ses grands bois vers le ciel, appelant la femelle... Dès que j'entends une voix, un pas, un bruit de moteur, dès que je vois un phare, je m'enfuis.

Je vis toujours dans le noir, je m'éclaire à la bougie, je sais bien qu'une fenêtre éclairée dans l'obscurité pourrait me faire repérer, et adieu la liberté.

Tout le monde me cherche ici... Je dors un bout de nuit quelque part, je repars, je dors d'un œil, je disparaîs, toujours en mouvement, courant, marchant, nageant, au

volant d'une voiture que je laisse au bord d'une route – j'ai un faible pour les belles bagnoles : entre un vieux 4x4 pourri et un modèle de luxe, je choisis toujours la plus belle... J'ai jamais appris, mais je sais conduire, j'ai regardé ma mère, à dix ans je savais : rouler c'est la liberté.

Les bateaux c'est pareil, j'aime surtout les hors-bord, la vitesse, seul sur l'eau à toute allure, je déchire les flots, combien de bateaux j'ai laissés, avec un petit mot : merci bien et pardon pour l'emprunt... Mes petits mots polis, c'est ça qui les rend fous les gens, ils croient que je fais ça exprès pour les narguer, ils n'ont pas tort... J'abandonne le hors-bord, je tourne le dos à l'océan, j'entre dans la forêt, je disparaiss.

Vingt-quatre mois, sept cents jours, autant de nuits.

Je ne sais plus ce qui est le plus long, finalement : le jour ou la nuit ? Je vis caché dans l'ombre des grands arbres, même en plein jour ici il fait sombre, je m'assieds au milieu d'une clairière, dans une flaque de soleil, les aigles m'épient, je regarde les avions rayer le ciel, j'attends le jour où moi aussi je grifferai les nuages... Dans le silence de ma tête, je m'appelle Aigle noir.

Parfois je parle tout seul, pour me sentir moins seul.

Depuis combien de temps n'ai-je pas parlé à quelqu'un ?

Je suis devenu une ombre, l'ombre d'un animal.

Parfois, j'en ai assez. Souvent même, dès que je m'arrête un peu trop longtemps. Mon salut, c'est le mouvement ; quand je trace, je ne pense pas.

Je souhaite qu'il ne s'arrête jamais, ce silence. Le jour où je parlerai à quelqu'un, ce sera à un flic, un avocat, un

juge, et pour finir, un gardien de prison : les lourdes portes se refermeront sur moi, avec un bruit de tombe.

Je l'entends déjà... Ça me donne des ailes.

Avant de partir en cavale, je tombais souvent dans de sacrés trous noirs. Profonds, profonds... Ça durait parfois des mois... De longs mois terribles, sombres, sombres...

Dépression, ils appelaient ça, au foyer.

Depuis que je suis parti, ça m'arrive rarement.

Plus de trous noirs, juste des flaques, de temps en temps. Quand ça m'attrape, la vie en gris, je repars, et ça va.

J'ai bien fait, maman... Tu sais bien, toi, que je n'avais pas le choix... C'est ma vie qui veut ça. C'est à cause de mes cauchemars, tu sais : ces deux mains sur ma gorge, qui serrent, qui serrent... et toi qui tardes tant à venir, maman.

Le Cessna et moi, on sera loin quand le gardien de l'aérodrome ouvrira la porte du hangar.

Sur le terrain d'aviation, la nuit, il n'y a jamais personne. J'ai passé huit jours en repérage, planqué sous les branches, à rôder, à épier, à mater à la jumelle... Pas même un type qui tourne avec ses chiens. Avant, il y en avait un, il passait de temps en temps, avec son pitbull, mais maintenant il ne vient plus, personne n'aurait l'idée de voler un avion sur une île... Ici, c'est tranquille, trop tranquille.

J'ai étudié le manuel de pilotage automatique toute la nuit. C'est pas sorcier, je suis sûr d'y arriver. Je devrais dormir un peu avant que le jour se lève, ça peut durer longtemps, un vol... Je devrais dormir, mais j'y arrive pas : ça fait tellement longtemps que j'attends ce moment... Depuis que les flics m'ont ramené dans leur bagnole sirène

hurlante, menotté comme un assassin, il y a sept ans... Ils m'ont débarqué devant le camping-car cabossé de ma mère, mon beau vélo dans le coffre : ils étaient sûrs qu'un si beau vélo pour un môme comme moi, avec le genre de mère que j'avais, dans la caravane où on vivait... ils étaient sûrs que je l'avais volé à un de ces foutus gosses de riches... sûrs que j'avais braqué une de ces belles baraques planquées sous les arbres, avec plage privée, hangar à bateaux, et trop beaux vélos...

En chemin, les voisins nous regardaient... Elle est pas grande, l'île. Ici tout le monde se connaît... Déjà qu'on avait une sale réputation, ma mère et moi... Là, ils hochaient la tête, debout devant leur porte, l'air de dire : « Ah ! on l'a enfin pincé, ce sale petit voleur, on le ramène à sa chienne de mère... »

Ils avaient envie qu'on disparaisse : on faisait tache, sur l'île, elle et moi...

Eh bien non, ils se sont plantés : mon vélo, Mo me l'avait offert avec son argent, celui qu'elle avait gagné en faisant la serveuse tout l'été, pour me faire une surprise... que j'aie enfin un vrai Noël, comme les autres gosses.

Ce vélo, j'en rêvais depuis des années... Du jour où je l'ai eu, je n'ai fait que rouler, rouler, rouler... J'allais à l'école un jour sur deux, quand ça me plaisait. Sur mon vélo, je me sentais libre. Dans les descentes, j'avais l'impression de voler... Le vent sifflait à mes oreilles, je me prenais pour une fusée.

À l'école, je me suis toujours senti enfermé, j'avais l'impression d'être en prison, je comptais les jours jusqu'à ma libération.

Le jour où les flics m'ont ramené à la caravane... j'avais huit ans, bon Dieu ! Tu réalises ? Huit ans ! Je n'étais rien qu'un môme... C'est ce matin-là que tout a basculé. Dans leur bagnole, menotté comme un criminel, mon vélo dans le coffre, j'ai juré de me venger, de faire la guerre aux flics, de tout faire pour leur pourrir la vie... Là, on peut dire que j'ai réussi.

Ils sont des douzaines à mes troussees, même le FBI s'y est mis. Cinq mille dollars de récompense à qui arrêtera le voleur aux pieds nus... C'est le surnom qu'ils m'ont donné.

Je les rends tous enragés, et ça ne fait que commencer...

Aujourd'hui, ça y est, je vais enfin voler pour de vrai...

Depuis le temps que j'en rêve...

Finis, les cauchemars !

Ah, si mon foutu père pouvait me voir !

Tu n'as pas réussi à me tuer, salopard, t'as essayé, mais t'as raté ton coup. Regarde-moi bien, maintenant : je vais m'envoler.

Depuis que je suis tout môme, je regarde les avions se poser sur le terrain d'aviation en face de la maison, sur l'île voisine. Depuis que je suis tout môme, je me dis : « Un jour, vous verrez, je vous filerai sous le nez... »

Ça y est, ce jour est arrivé. ””

Le Cessna

*Enfin, le jour se lève,
le ciel devient rose et vert,
la lumière toute dorée.*

Colt soulève le rideau de fer rouillé, il essaie de faire le moins de bruit possible... Il a beau y aller doucement, il fait un foutu vacarme, ce putain de rideau de fer, quand Colt le hisse, à bout de bras, de toutes ses forces... Pourvu que personne ne l'entende, pourvu que le gardien ne rapplique pas... Le bruit résonne dans sa tête comme tous les fracas de l'enfer : il n'en finit pas, ce maudit rideau...

Ça y est, en face de lui, il n'y a plus que la piste en terre, lisse, bien dégagée : cinq cents mètres d'un large ruban brun entre les arbres et, au bout, l'océan gris un

peu agité, avec les taches roses clignotantes laissées par le soleil levant.

Ça peut paraître long, cinq cents mètres, mais c'est très court, en fait...

– Plante-toi pas, Colt, il se dit à lui-même. Sinon tu tombes à l'eau, et là t'es mal : c'est pas un hydravion, le Cessna...

Vite, il remonte dans l'avion, s'installe sur le siège, respire un grand coup, prêt à décoller... Un coup d'œil à sa montre, une vieille montre, avec bracelet en cuir et remontoir, qui fait tic-tac tic-tac tic-tac quand on la pose sur l'oreille, chipée dans une des maisons où il a dormi... Son grand-père en avait une presque pareil, il avait promis de la lui donner, il n'en a pas eu le temps. Alors Colt s'est servi, il a laissé un petit mot pour dire merci. La nuit, le tic-tac lui tient compagnie.

5 h 55 : les trois aiguilles – les heures, les minutes, les secondes – sont rangées sur le même chiffre, bien alignées : la grande, la moyenne, la petite... Colt aime cette heure-là, c'est l'heure rêvée pour s'envoler.

Il respire un grand coup, fixe le bleu du ciel, droit devant lui, actionne les commandes : le moteur démarre, l'avion bondit. Colt appuie sur la pédale, l'hélice s'affole, le moteur vrombit... L'aiguille atteint les cent kilomètres heure, un léger sursaut, et il quitte la piste... Ça y est, le Cessna a décollé.

Le ventre rouge du petit avion laisse la terre loin derrière lui, les ailes blanches luisent dans le soleil ; en bas, l'océan s'éloigne, on voit l'ombre de l'avion à la surface de l'eau.

D'un peu loin, il ressemble vraiment à un jouet d'enfant, le Cessna, un modèle réduit, le genre de coucou à hélice et queue plate qu'on dessine au crayon de couleur quand on est môme... À part que celui-là, Colt est dedans.

La forêt n'est plus qu'une immense tache verte bordée de bleu... Colt vole vers le sud.

Il sait qu'il a huit heures d'autonomie, le réservoir est plein, il a vérifié... De longues heures à planer en plein ciel.

Fou de joie, Colt se met à hurler ; il pousse un long hurlement de coyote, se voit dans la vitre...

– Libre ! Je suis libre !

C'est ce qu'il crie, avant de se calmer : vu ce qui l'attend, mieux vaut rester concentré. L'atterrissage, il préfère ne pas y penser, pas pour le moment, ça lui gâcherait sa joie, il a du temps pour s'y préparer. Il sait bien qu'il peut se crasher, il sait bien qu'il peut y rester. À la limite, décoller, c'est facile, il suffit d'actionner les bons boutons, suivre les instructions du pilote automatique... Mais atterrir... C'est là qu'il se prouvera ce qu'il vaut : au moment d'amorcer sa descente, juste avant de toucher terre. Il ne sait pas encore où, bien sûr... Il n'a pas encore décidé, il improvisera, en fonction de ce qu'il voit en bas, comment se comporte le Cessna... Au premier hoquet, panne d'essence, manque d'huile, d'eau, fatigue du moteur... il pointe vers le bas.

En attendant, ils lui servent drôlement, les jeux de simulations de vol que Mo lui a offerts pour ses neuf ans... Il ne pensait pas que c'était aussi fidèle à la réalité... Il en a passé, des heures, devant ses putains de jeux... Il était loin de se douter qu'il apprenait vraiment à piloter... Du coup, il se

retrouve en terrain connu : les commandes, les gestes, tout est pareil, ou presque...

Le soleil est déjà haut dans le ciel, d'un bleu presque transparent. Il traverse des lambeaux de nuages tout illuminés... C'est comme le plus fou des rêves, le plus beau des rêves, à part que c'est vrai... Les commandes entre les mains, bien campé sur son siège en cuir, il ne sent pas le temps passer. Mais le temps passe, pourtant...

Pour être sûr de ne pas se perdre, il suit la côte : la ligne claire qui sépare la forêt du Pacifique, parfois une ville, un amas gris, qui s'estompe vite, mais pas souvent. Des villes, par ici, il y en a peu, finalement...

Il a la carte sur ses genoux, déployée, il l'a bien étudiée, à peine besoin d'y jeter un œil, il connaît le trajet, il a dépassé Seattle depuis longtemps, la grande ville est loin derrière...

Il se sent bien, à l'aise, cool. Comme si voler, il le faisait depuis toujours, comme s'il était né dans un avion...

Sa vitesse est stable : 120 km/h, sa hauteur aussi : 2 000 mètres... Le ciel est serein, calme, c'est dimanche, on est encore le matin... La forêt s'épaissit, le vert est de plus en plus sombre, les longues plages claires ont fait place à des criques... Le bleu de l'océan est profond, par endroits presque noir...

Voilà que soudain, le vent se lève, un vent puissant, qui ne le lâche pas... Le Cessna vibre, se déporte, se cabre... Colt a compris le message : la fête est finie, il va falloir atterrir, plus vite qu'il ne le voudrait. Il avise une longue trace claire, en bas ; on distingue des baraques éparses, quelques maisons... Le vent se fait de plus en plus fort, le rabat où il ne veut pas aller. Il mesure la fragilité du Cessna, il sent

Colton Harris-Moore, le bandit aux pieds nus,
a été arrêté le 11 juillet 2010,
après des années de cavale éperdue.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue